

Renouveler la vision de la mondialisation avec les religions

LUIGINO BRUNI

PHILIPPE CORNU

CHEIKH KHALED BENTOUNES

ANNE PONCE* : Cette conférence va nous demander une attitude un peu plus contemplative, d'accepter de se laisser imprégner, toucher par des choses qui pour certaines nous paraîtront plus proches et pour d'autres plus étranges. Je vous invite à écouter trois intervenants de religions différentes (chrétienne, bouddhiste, musulmane) qui vont nous introduire dans leur tradition au travers de textes sur la Création.

LUIGINO BRUNI**

J'ai choisi un texte de la Genèse, sur la tour de Babel (Gn 11,1-9). Les raisons du choix de ce texte classique se révéleront à la fin de mon intervention.

* Anne Ponce, directrice de *Pèlerin*, présidait la séance.

** Luigino Bruni est historien de la pensée économique et spécialiste de « l'économie de communion ».

Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots.

Après avoir quitté l'est, ils trouvèrent une plaine dans le pays de Shinear et s'y installèrent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Faisons des briques et cuissons-les au feu ! » La brique leur servit de pierre, et le bitume de ciment. Ils dirent encore : « Allons ! Construisons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel et faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre. » L'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que construisaient les hommes, et il dit : « Les voici qui forment un seul peuple et ont tous une même langue, et voilà ce qu'ils ont entrepris ! Maintenant, rien ne les retiendra de faire tout ce qu'ils ont projeté. Allons ! Descendons et là brouillons leur langage afin qu'ils ne se comprennent plus mutuellement. »

L'Éternel les dispersa loin de là sur toute la surface de la terre. Alors ils arrêtaient de construire la ville. C'est pourquoi on l'appela Babel : parce que c'est là que l'Éternel brouilla le langage de toute la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la surface de la terre.

La création, la terre, la fraternité

Les civilisations qui se sont avérées fécondes sont celles qui n'ont pas instauré de rapport prédateur ni avec la terre ni avec le temps, mais les ont compris, les ont vécus et les ont accueillis comme un don.

Pour la Bible, la terre est une création ; c'est donc « la terre de YHWH ». Si le monde et la terre sont une création, alors nous sommes les habitants d'une terre dont nous ne sommes pas les propriétaires. L'humanisme biblique est centré sur la gratuité radicale du temps et de la terre ; il l'a exprimé de bien des manières, mais surtout, et de façon fondamentale, à travers la grande loi du sabbat et du jubilé : « Six jours, tu feras ce que tu as à faire, mais le septième jour, tu chômeras, afin que ton bœuf et ton âne se reposent et que le fils de ta servante et l'émigré reprennent leur souffle. » (Exode 23,10-12).

Nous ne sommes pas propriétaires du monde dans lequel nous vivons. Nous l'habitons, il nous aime, nous nourrit et nous fait vivre, mais nous sommes ses hôtes, habitants d'une terre qui est totalement nôtre et nous est totalement étrangère ; nous nous y sentons chez nous, mais en simples voyageurs. La terre, pour la Bible, est toujours une terre promise, et la terre promise est le

but idéal placé devant nous, jamais atteint. La terre est promise même lorsque c'est la terre sur laquelle nous avons bâti notre maison, celle où nous avons construit notre patrie au prix de notre sang ; celle où pousse le blé de nos champs. Une loi première, une loi de gratuité, règne sur toute la terre. La terre est le premier don reçu, et c'est ainsi que nous devons la vivre et l'habiter.

Il y a, dans la Bible, une prophétie de fraternité humaine et cosmique. *Tu peux travailler la terre durant six jours, mais pas le septième. Tu peux et tu dois travailler, mais pas toujours, parce que nous travaillions sans nous arrêter quand nous étions esclaves en Égypte. L'étranger n'est pas un étranger tous les jours, parce qu'il est aussi une personne de la maison, avec tous et comme tous. Il y a une partie de cette terre qui n'est pas à toi et que tu dois laisser à l'animal sauvage, à l'étranger, au pauvre. Ce que tu possèdes n'est pas uniquement pour toi. Il appartient aussi à l'autre, qui est différent de toi et qui n'est jamais « autre » au point de sortir de l'horizon du « nous ». Tous les biens sont des biens communs.*

Cependant, si les relations humaines sont marquées d'une onction de gratuité, alors la Bible nous dit que toute propriété est une propriété imparfaite, que tout domaine humain est second, et qu'aucun homme n'est ni vraiment ni seulement un étranger. Aucun pauvre n'est pauvre pour toujours.

Le degré d'humanité et de civilisation véritable de toute société concrète se mesure à l'écart entre le sixième et le septième jour. Le dernier jour devient alors la perspective d'où il faut regarder les six autres et juger de leur qualité éthique, spirituelle et humaine. Quand la liberté du septième jour est absente, le travail se change en esclavage pour celui qui travaille, servitude et absence de repos pour la terre et pour les animaux ; l'étranger ne devient jamais un frère, le pauvre ne trouve jamais de rédemption.

Les Évangiles, quant à eux, associent la terre à la douceur : « Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage. » (Mt 5, 4) La terre est promise aux doux ; c'est leur héritage. Mais la terre de l'humanisme biblique appartient à Dieu. Alors, quelle terre possédons-nous, si nous sommes doux ? L'homme doux possède toute terre en ne la possédant pas, et il la partage donc. Il la ressent comme un héritage reçu gratuitement, non comme une marchandise achetée sur les marchés, et c'est ainsi qu'il voudra la léguer à ses enfants. Il ouvre les portes de sa maison, parce qu'il sait qu'elle est réellement aussi celle des autres. Et quand sa maison se remplit d'hôtes étrangers à sa famille, il ne se prend pas pour un héros ni pour un altruiste, mais se considère seulement

comme quelqu'un qui possède une terre qu'il a reçue en don et en héritage, même s'il l'a achetée avec ses économies de toute une vie.

La terre est toujours terre promise ; elle se trouve au-delà d'un Jourdain que nous contemplons sans jamais le traverser, à l'instar de Moïse. Et si la terre est promise aux doux, alors la terre promise est la terre des doux. Toute terre habitée par des hommes doux est déjà terre promise. Même la terre de notre ville, de notre quartier, la terre de notre maison devient terre promise, si au moins un être doux l'habite.

Adam et Caïn

La Bible place Adam gardien de la terre. Au commencement Caïn n'existe pas ; seul existe quelque chose qui est « très beau et très bon » (*tov* en hébreu) et qui, au sixième jour, avec l'homme, devient « très bon et très beau » (Gn 1,31). C'est la *bénédiction* qui plane sur le monde créé. Le commencement, le bereshit, le commencement de la terre, des êtres vivants et des êtres humains, est bonté et beauté. Ceci nous indique quelle est la vocation la plus profonde et la plus vraie de la terre, des êtres vivants, de l'homme et de la femme. Et ceci nous indique aussi que la terre est vivante parce qu'elle porte en elle un rapport d'amour et de réciprocité ; que les montagnes elles-mêmes sont vivantes, comme le sont aussi les pierres, les fleuves et le ciel. Le premier chapitre de la Genèse est un chant sublime à la vie et à l'univers créé, qui a à son sommet l'*Adam*, l'être humain. Et toutes ces créatures sont bonnes, très bonnes, belles et bénies, car voulues par un débordement d'amour.

À la différence des mythes du Proche-Orient ou de l'Inde, contemporains ou antérieurs à la Genèse et dans lesquels le monde et l'homme naissent des violences, des luttes entre les dieux, des décadences et des dégénérescences, dans l'humanisme biblique, le premier mot sur la création est au contraire bonté-beauté. Le mal peut être terrible, mais le bien est plus profond et plus fort que tout mal, fût-il grand et dévastateur. Le mal peut être banal, le bien, jamais.

Cette « chose très belle et très bonne » devient malade et dégénère, et cependant aucune maladie de l'âme et du corps n'est assez forte pour anéantir cette beauté et cette bonté primordiales. Caïn peut tuer Abel, mais il ne tue pas l'Adam. La vie ne meurt pas, notre lumière intérieure ne s'éteint pas, tant que nous n'oublions pas qu'avant Caïn il y a Adam, qui vit en relation avec

Dieu, avec la terre – même s’il nous faut regarder l’histoire dans la perspective de Caïn et de ses fils. L’Adam s’épanouit pleinement, son image se révèle vraiment, dans le rapport de réciprocité avec la femme, quand ses yeux rencontrent d’autres yeux, sur un plan d’égalité (*ezer kenegdo* en hébreu). « Il n’est pas bon que l’homme soit seul... » (Gn 2). Ces paroles visent les rapports homme-femme, mais les hommes et les femmes ne sont pas seuls lorsqu’ils se sentent accompagnés par la création tout entière.

Croire à cette première parole sur le monde et sur l’homme, c’est croire que le premier et le dernier mot sur l’homme n’est pas celui de Caïn. Or c’est, au contraire, sur le primat de Caïn et sur le pessimisme anthropologique radical que nous avons bâti des contrats sociaux et des Léviathan, un droit pénal et des tribunaux, des taxes, des banques, des lois sur les clandestins, l’euthanasie pour les petits enfants.

L’homme réel est un mélange de Caïn et d’Adam, mais l’humanisme biblique nous dit qu’Adam est avant. Si notre premier et notre dernier mot était celui de Caïn, aucun pardon et aucun recommencement ne seraient vrais, et aucun « pour toujours » ne pourrait être prononcé.

Quiconque prend au sérieux cette première parole sur l’humain voit que le monde est rempli de choses belles et bonnes. Il les découvre lorsqu’il contemple avec étonnement les couchers de soleil, les étoiles et les montagnes enneigées ; mais il découvre des choses très bonnes et très belles lorsqu’il regarde ses collègues, ses voisins, le vieillard mourant, le malade en fin de vie, tous ces êtres déformés par trop de misère ou trop de richesse, cette grand-mère retombée en enfance qui joue à la poupée, Caïn qui continue de nous frapper. Aucune forêt amazonienne, aucun sommet alpestre ne peuvent égaler la beauté-bonté de Mario, clochard de la gare de Rome. C’est cela l’anthropologie de la Bible.

Toutefois, cette primauté d’Adam sur Caïn renferme d’autres messages importants.

La Genèse nous présente, dans le premier chapitre, un rapport homme-nature qui constitue ce dernier gardien et assistant. L’Adam (le terrestre, Adam étant formé du mot *adamah*, qui signifie terre), est placé dans le jardin, avec l’ordre de le garder et de le cultiver. Garder : *shamar* en hébreu. Au chapitre 4 de la Genèse, nous rencontrons à nouveau le même verbe, lorsque Caïn revient des champs où il a tué son frère Abel et, face à la terrible question d’Élohim : « Où est ton frère ? », au lieu de répondre et d’être *responsable* (du verbe

répondre) de son acte, il pose à Dieu une autre question : « Suis-je le gardien de mon frère ? » De nouveau la garde, de nouveau *shamar*. Il n'y a qu'une garde : si je ne suis pas le gardien de mon frère, je ne peux pas être le gardien de la terre, et vice-versa.

Si nous ne sommes pas les gardiens les uns des autres, nous ne serons jamais capables, non plus, d'être les gardiens de la terre, ni même nos propres gardiens. Là où la garde disparaît, la place de la fraternité est prise par le fratricide, et la terre se tache du sang des frères. Dieu, lui, parvient à sentir l'odeur des victimes de ce refus de la garde : « La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi » (Gn 4,11).

La fraternité côtoie le fratricide. Dans les rapports entre les êtres humains et entre les créatures, l'indifférence n'existe pas : la garde, ou le fratricide. Mais cette première fraternité manquée nous dit aussi que, si la première fraternité de l'histoire a été un fratricide, alors, sur la terre, tout homicide est un fratricide.

Conclusion : Noé ou Babel ?

Après Caïn, la Bible nous présente Lamek et son chant : « J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure. » (Gn 4, 23). L'humanité devient entièrement corrompue. Élohim se repent et envoie le déluge. Pourtant, sur une terre dégradée et en profonde « crise », il reste un juste, un seul : Noé. Cet homme juste reçoit un appel, une vocation, et construit une arche de salut.

Le premier signe de la justice de Noé, c'est qu'il répond à sa vocation. Mais le second signe, le signe vraiment décisif, c'est le fait qu'il construit une arche donnant contenu et vérité à son appel personnel. Derrière des « appels sans arche de salut », se cachent de nombreuses illusions et, souvent, de nombreuses névroses. Chaque jour, les communautés humaines, les entreprises, le monde, se sauvent de situations dégradées, gâchées, de crises radicales, parce qu'il se trouve des personnes qui entendent un appel de salut et y répondent en construisant une arche de salut. *Car il en existe au moins une.* Une seule personne peut suffire pour une histoire de salut. Les saluts viennent toujours grâce à des vocations et grâce à la construction d'arches. Il suffit de quelqu'un – un homme ou une femme – qui crée une œuvre d'art, qui met sur pied une coopérative, une entreprise, un syndicat, une association ou un mou-

vement politique ; ou encore, quelqu'un qui fonde une famille et la protège, qui protège son enfant ou sauvegarde son métier ; quelqu'un qui parvient à porter dans la durée une croix féconde.

Dans toutes les histoires de salut, qu'elles soient individuelles ou collectives, il se trouve toujours un « juste », et il y a toujours « une arche ». Nous sommes sauvés des déluges parce qu'il y a un homme juste, au moins un, qui entend un appel à construire une arche, et qui la construit.

Cependant, à la fin de l'histoire splendide de Noé et de l'arc-en-ciel, signe du pardon et de l'alliance nouvelle entre Élohim et la terre, nous avons la construction de la tour de Babel.

L'erreur radicale de Babel a été de chercher le salut en s'enfermant entre personnes semblables : tous avaient « une même langue et les mêmes mots » (Gn 11,1). La ville-tour fut construite « afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre » (Gn 11,4). Se disperser, c'est le commandement qu'avaient reçu ceux qui avaient été sauvés du déluge : « Soyez féconds et prolifiques, pullulez sur la terre, et multipliez-vous sur elle. » (Gn 9,7) Or, les hommes qui avaient été sauvés cherchaient le salut dans le fait de ne pas partir et de rester au contraire à l'abri du risque engendré par la multiplicité et le pullulement de la vie.

Le péché de Babel a donc consisté à croire que le salut se trouvait dans le fait de construire de hauts murs et de faire naître une communauté qui égare le don reçu.

Avec l'arche, le salut est arrivé par une *construction* ; à Babel, le salut est né d'une *destruction*, d'une dispersion. Les sauvetages, tant individuels que collectifs, arrivent aussi de cette manière : à partir des *dispersions*, des sorties, des émigrations. La bénédiction féconde consiste à se disperser sur la terre, à peupler de nouveaux mondes, dans la variété et la biodiversité des langues et donc des cultures, des talents, des vocations. La corolle de la fleur est féconde quand elle disperse ses spores. La tentation de Babel apparaît ponctuellement quand nous fuyons les déluges ou quand nous en craignons d'autres. Au lieu de nous disperser, de sortir, de regarder devant nous et autour de nous avec espérance, nous quittons la tente et nous construisons une tour. Or, dans ces tours, les enfants ne naissent pas. La tente mobile est la maison qui est bonne pour l'humain.

Dans la vallée de Babel, les hommes n'avaient pas compris que le « ciel » à atteindre ne se trouvait pas dans les hauteurs mais devant eux, sur le chemin

de ce qui « n'est pas encore ». Ils n'avaient pas compris qu'une pauvre tente de nomade était plus forte qu'une tour montant jusqu'au ciel.

Hors de l'Éden, dans le jardin de l'histoire, nous ne trouverons pas la nouvelle langue d'Adam en revenant en arrière ni en arrêtant le cours de l'histoire, enfermés dans des tours avec ceux qui nous ressemblent. Nous ne pourrions la retrouver qu'en marchant à la suite d'une voix, d'un arc-en-ciel, d'une étoile, d'un araméen nomade.

De nos jours en Europe, en ces temps de déluges financiers et sociaux, la tentation de Babel revient avec force. Cependant, les Noé aussi se multiplient ; ce sont eux qui combattent les barques de la mort et leurs trafiquants, en donnant vie à des arches de salut, à tous les niveaux. Nous devons continuer à abattre les hautes tours et à construire des arches, pour sauver les hommes et nous sauver nous-mêmes des déluges, anciens et nouveaux. Mais, surtout, nous devons sauver les enfants, les fils et les filles de tous les hommes. La terre promise est pour eux.

PHILIPPE CORNU*

La position du bouddhisme est toujours un peu différente de celle des autres religions. Il faut dire que le bouddhisme est un ovni parmi les religions. Si tant est même qu'on puisse définir le bouddhisme comme une religion. Le bouddhisme met en effet plus l'accent sur une « voie spirituelle », en tant que telle que sur son côté religion instituée. Mais une voie spirituelle, qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire mettre l'accent sur l'individu et sur l'intériorité. Le bouddhisme est donc une introspection. Pour autant ce n'est pas du nombrilisme. Cette introspection n'a de sens que pour mieux rebondir dans le monde. C'est là le caractère même du bouddhisme : on ne peut pas commencer à réformer les choses à l'extérieur de soi sans au préalable se réformer soi-même. Si notre état d'esprit est dispersé, égocentrique, passionnel, impétueux, stressé ou dominé par l'hybris, la démesure — ce qui est plutôt le cas à notre époque — il n'y a pas d'espoir de paix, il n'y a pas de possibilité pour le « mieux vivre ensemble ». En somme ce n'est pas une tour de Babel que le bouddhisme construit mais, au contraire, un travail sur soi-même dont le but ultime est de mieux rejaillir dans le soin à autrui.

* Philippe Cornu est président de l'Institut d'études bouddhiques.

Autre différence avec les religions instituées, le bouddhisme ne se pose pas la question du « mal » à l'origine des difficultés que nous rencontrons. Ces difficultés ne sont pas issues du « mal », mais de l'ignorance. Le texte que je vais vous lire nous parle de ce que nous sommes fondamentalement au plus profond de nous-mêmes. Le bouddhisme s'appuie sur la transcendance, mais la particularité du bouddhisme réside dans le fait que la transcendance est située dans l'immanence. Le principe le plus fondamental se trouve à l'intérieur de nos cœurs. Il n'est pas extériorisé comme dans les religions abrahamiques. Il n'existe pas de Dieu créateur dont nous serions les créatures ni les co-créateurs. Nous sommes nous-mêmes les manifestants, les exprimants, de ce qui est à l'intérieur de notre cœur. Le tout est de savoir si ce qui existe en tant que manifestation est reconnu comme issu de l'esprit de « claire lumière », l'esprit inconditionné. Et dans ce cas, les choses seront harmonieuses. Ou alors, si elles sont incomprises du fait de notre ignorance, nous rentrons dans le *samsâra*, le cycle douloureux de l'existence conditionnée avec tous les aléas de la souffrance humaine.

Dépasser l'ignorance

Dans le bouddhisme, on oppose souvent deux aspects de l'existence, le *samsâra* et le *nirvâna*. Le *samsâra*, terme sanscrit qui désigne la pérégrination, l'errance, est en fait cet état d'ignorance qui nous égare hors de la compréhension de notre véritable nature. Le *nirvâna*, qui est un état au-delà de la souffrance, n'est pas un paradis refuge, une tour d'ivoire par rapport au monde. Il désigne un état d'être, celui où l'on comprend les choses dans leur véritable nature et où l'on est en adéquation avec la nature des phénomènes et non pas décalé. Dans le *samsâra*, nous nous débattons sans cesse car nous sommes habités par les maux qui empoisonnent l'esprit comme le désir de possession, l'agression à l'égard de ce qui nous menace ou encore l'indifférence. Ce sont trois expressions d'ignorance fondamentale qui sont à l'origine de tous les problèmes que nous pouvons voir se produire chez les autres comme en nous-mêmes.

Dans le texte que je vais vous lire, on nous invite à dépasser l'ignorance. On nous explique que nous avons en nous à la fois toute la potentialité du bonheur et toute la potentialité d'un monde douloureux et insatisfaisant. L'origine du bonheur est en nous-mêmes. Elle s'y trouve depuis toujours. Cette dimension intime de l'esprit éveillé est au-delà du temps. Ce n'est pas dans la

temporalité et, pourtant, tout se joue à chaque instant selon le choix que l'on fait de rester dans l'ignorance ou bien de cheminer vers la sagesse.

Texte extrait du cycle dzogchen du Zhangzhung Nyengyü*
(école Yungdrung bön)

Hommage à Küntuzangpo, la grande Intention de la Vue qui tout embrasse !
Voici l'enseignement qui en délivre le sens :
Bien avant que *samsâra* et *nirvâna* se soient distingués,
Il n'existait même pas les désignations nominales de « bouddhas » et
d'« êtres animés ».
Le roi de la Présence connaissante était cette Base source de toutes
choses,
Qui embrasse tout et n'est sujette à aucune limitation.
Or, selon que l'on comprend ou non le sens de la Base,
Elle se présente comme la Base d'où proviennent soit les bouddhas soit les
êtres animés.
Ses manifestations sont lumineuses et insubstantielles, pareilles au lever du
soleil dans le ciel,
Et l'essence de l'esprit n'a d'aucune manière une existence concrète.
Son mode d'émergence est intarissable, se manifestant brillamment partout,
À l'exemple du disque solaire dont les rayons lumineux luisent sans partialité.
Les rayons lumineux sont à la grande luminosité de la Présence intrinsèque
Ce que les rayons solaires sont au disque du soleil.
Ses manifestations sont claires et cependant, ni l'attention ni les pensées
discursives subtiles
N'opèrent de saisie conceptuelle à leur égard en tant qu'objet et sujet,
À l'instar de l'arc-en-ciel qui apparaît dans l'atmosphère,
Brillant de toutes ses couleurs et cependant insaisissable.
Les désignations de *samsâra* et de *nirvâna* n'ont pas d'existence réelle,
Et c'est du fait de la différence entre le réaliser et ne pas le réaliser
Que la Base se présente comme la source du *nirvâna* ou du *samsâra*.
Source de toutes choses, elle est impartiale à leur égard ;
Ainsi, elle ne produit pas les quatre éléments,

* © Traduction originale de Philippe Cornu. Ne pas reproduire sans son autorisation expresse.

Lesquels ne se développent pas du fait de causes primaires et ne sont pas détruits par les conditions secondaires.

Leur essence est primordialement pure et leur mode d'émergence spontanément accompli.

Les bouddhas pleinement accomplis n'en sont pas les auteurs

Et les désignations de paroles et d'écritures sont hors de propos.

Les êtres animés ne trouvent pas le moyen de les corrompre.

Si elle est à l'origine de tout, la Base est cependant neutre

Comme l'est l'espace, l'océan ou la terre.

Lorsqu'elle devient la Base à l'origine de toutes choses,

On lui attache le nom de Base universelle,

Mais elle n'existe pas réellement sous cette désignation, étant en elle-même indifférente.

Ainsi, la Base universelle statique surgit bien,

Mais entre le fait de la comprendre ou de ne pas la comprendre, il y a une très grande différence.

Lors du lever de la lumière du soleil dans le ciel,

Les ténèbres se dissipent naturellement.

Ainsi, lorsque l'on rencontre les circonstances favorisant la réalisation,

Bouddhas, Corps divins et champs purs

Émergent dans la grande spontanéité sans qu'on les recherche.

[Au contraire] les êtres animés qui ne l'ont pas réalisée

Sont comme une lampe qui s'éteint dans une maison obscure :

Du fait qu'ils ont rencontré les circonstances de la non-réalisation,

Ils voient se lever les apparences trompeuses et font l'épreuve de la souffrance.

Ainsi surgissent les désignations nominales de *samsâra* et de *nirvâna*.

Tel est le premier chapitre, qui expose la Base générale du *samsâra* et du *nirvâna*.

L'intériorité, clef de l'action juste et bonne

Ce poème mystique mériterait de très amples explications. C'est un peu une forme de « récit de la Genèse », à ceci près qu'ici la genèse des phénomènes jaillit de l'esprit primordial qui se trouve en chacun de nous. Nous sommes donc chacun responsables de ce monde dans lequel nous vivons, des apparences que nous vivons. Ce n'est pas un Dieu extérieur ou des causes

extrinsèques qu'il faut incriminer. Il nous faut assumer le fait que notre souffrance est la conséquence de notre ignorance, de ce que nous n'avons pas compris la nature fondamentale de la vie. Nous devons trouver en nous-mêmes la possibilité de désarmer cette souffrance pour pouvoir la désarmer chez l'autre. Il ne s'agit donc en aucun cas de se retirer en soi-même en se désintéressant des autres.

On fait souvent le reproche au bouddhisme d'être une philosophie de l'indifférence, de l'inaction. C'est on ne peut plus faux ! Il ne s'agit nullement d'indifférence, mais de non-attachement. La plupart de nos contemporains ne connaissent pas le bouddhisme, ils ne le comprennent pas. Nous avons deux siècles d'incompréhension du bouddhisme derrière nous ! Il ne s'agit pas du tout d'une religion de l'inaction. Nous devons évidemment agir dans le monde mais si nous agissons sous l'effet de nos passions et de l'ignorance qui nous empoisonnent, le résultat de nos actions conduit à ce monde que nous vivons, à ces catastrophes que nous connaissons : catastrophes économiques, prédation de toutes les ressources, spoliation, destruction spirituelle de l'humanité, effondrement de toutes les traditions qui structurent nos sociétés, et nous sommes en très grand danger à notre époque où le matérialisme a une emprise sur le monde qu'il n'avait jamais eue auparavant. Or, le matérialisme est précisément le résultat de cette saisie du monde par le biais de nos passions. Alors qu'originellement les choses jaillissent spontanément, dans un aspect parfaitement pur, nos passions et notre ignorance nous conduisent à devenir incapables de voir la qualité naturelle et parfaite de ce que nous percevons. Nous ne voyons plus autour de nous que des objets, des choses à manipuler. Nous n'arrêtons pas de manipuler le monde. Pour faire lien avec le propos de Luigino Bruni, le problème c'est que l'homme manipule son monde, l'instrumentalise alors qu'il est censé jardiner et prendre soin.

Le repos du septième jour...

Nous cherchons à contrôler le monde, mais que contrôlons-nous ? Nous contrôlons la nature, certes, jusqu'à un certain point. Mais nous en faisons partie, nous émergeons nous-mêmes de cette nature primordiale ! Comment imaginer que nous puissions exister en dehors de la nature ? Comment assimiler la culture à une forme de tour de Babel qui nous séparerait de la nature ? C'est absurde ! Cela, c'est l'orgueil humain, une passion destructrice. Cet orgueil humain montre qu'il n'a rien compris de la vie. Vivre, c'est regarder

en soi-même, regarder en notre esprit et trouver en nous cette étincelle de lumière. À travers la méditation, à travers la contemplation, le bouddhisme met l'accent sur l'intériorité. Car si on se précipite toujours vers le monde et dans l'action sans présence préalable à soi-même, on ne fera rien d'autre que rendre les choses de pire en pire. Il faut marquer le pas, regarder en nous-mêmes. Le temps de l'attente et du silence qui nous réconcilie avec notre nature primordiale. Ce qui ne nous empêche pas d'agir ensuite. Mais s'il n'y a pas cette respiration, ce « septième jour » en nous-mêmes comme le dirait Luigino Bruni, comment pourrions-nous arrêter la course folle dans laquelle l'humanité est engagée actuellement. Il nous faut rembobiner le mauvais film que nous avons créé, revenir à sa source lumineuse pour redéployer le juste film, celui que nous propose la Sagesse ; car toutes les manifestations du monde sont en réalité l'expression lumineuse de la sagesse. Parce que nous n'avons pas compris cette sagesse, nous l'avons écornée, obscurcie, densifiée et nous avons fait du monde... ce qu'il est.

Retrouver l'esprit du coeur

Ce que je viens de vous lire est un texte d'une tradition souvent considérée comme la plus élevée du bouddhisme tibétain, la tradition de la Grande Perfection ou *Dzogchen*. C'est quelque chose que peu de gens connaissent aujourd'hui. Toute une mystique se révèle derrière ce texte. Il concerne la vie fondamentale, ce que nous essayons de rétablir en nous et c'est pourquoi il nous suggère de d'abord revenir à notre pure nature originelle, pour mieux comprendre les choses et ne plus les interpréter ni les juger à partir de nos projections, de nos émotions et de nos cogitations égocentriques. Car l'esprit qui nous anime habituellement, c'est l'esprit qui cogite, l'esprit qui souffre, qui a des émotions, qui échafaude, qui imagine des choses. Mais cet esprit, puisqu'il part de bases fausses, erronées, comment voulez-vous qu'il engendre de bons fruits ? Il faut remettre le compteur à zéro en nous-mêmes et repartir d'une base saine.

L'ignorance n'est pas une fatalité, elle peut être vaincue ! L'ignorance, ce n'est pas une chose réelle, c'est une absence de connaissance. Une absence qui ne devrait pas tant nous faire peur que cela. Ce n'est pas de l'ignorance ordinaire des choses dont je parle. Mais d'une ignorance fondamentale, d'un obscurcissement qui nous empêche de voir notre nature véritable et celle de l'univers. C'est de cela qu'il faut nous défaire.

Comment ? En retournant notre esprit sur lui-même directement, sans utiliser la pensée proprement dite, mais en utilisant l'ouverture du cœur. Car l'esprit, bien évidemment, même s'il est relayé par le cerveau, n'est pas dans le cerveau, pas plus qu'il n'est son produit : il est au fond de notre être, au centre de notre être, au plus profond de nous. Si nous regardons au centre de notre cœur au lieu de nous disperser dans le lointain, nous allons découvrir cet esprit de claire lumière, lequel est habité par une vraie ynamique d'amour. Les bouddhistes utilisent le mot compassion. Je n'aime pas trop ce mot. Compatir, c'est souffrir avec. C'est un peu le mot qui nous reste parce que le mot « amour » a déjà été pris par les chrétiens — j'exagère, bien sûr —, car c'est aussi un mot fort, mais je préfère parler d'amour intarissable. Sans doute la meilleure manière de vous faire comprendre ce concept, est de vous lire un texte qui parle d'intériorisation. Voir § *Expressions religieuses*.

Le maître dont il est question dans ce texte, c'est le maître intérieur, la sagesse en nous, et si l'on part de cette base, toute notre perspective sur le monde s'en trouvera transformée, de même que notre action.

CHEIKH KHALED BENTOUNES*

Que la paix et la lumière nous guident vers ce qui est essentiel pour nous tous et nous permettent d'affirmer cette fraternité, de lui donner un sens et une direction, entre la tour de Babel, symbole même de l'Ego égotique du monde, qui ne croit qu'en la force, la puissance, la prétention, et cette parole de sagesse issue du bouddhisme d'Extrême-Orient qui nous rappelle qu'avant toute chose il faut aller vers l'intériorité.

Qui sommes-nous réellement entre l'homme biologique connu, celui qui s'exprime devant vous et cet inconnu à l'intérieur de nous-mêmes, cet inconnu souvent étriqué et peut-être même castré. Cet homme n'est rien d'autre que la conscience. Chacun de nous est avant tout une conscience. Il n'est pas défini par la couleur de sa peau ou la langue dans laquelle il s'exprime, ni l'âge qu'on lui donne, mais par la conscience qui l'anime.

* Cheikh Khaled Bentounes est guide spirituel de la confrérie soufie Alâwiyya.

Le mystère de la Création

La tradition coranique et son interprétation par les maîtres spirituels du soufisme nous ramènent à cette notion de la création et du sens qu'elle doit avoir pour nous éclairer et nourrir notre conscience. Un célèbre *hadith* – une parole du Prophète – nous dit : « Dieu dit : J'étais un trésor caché et J'ai voulu être connu. Alors, J'ai créé le monde manifesté. »

Quel est le sens de cette Création dans la tradition soufie ? La Création est basée d'abord sur la connaissance. Mais se faire connaître de quoi ? De sa Création ! Comme si le divin avait voulu avoir un miroir de lui-même. Se mirer dans sa Création à travers son acte créateur. La Création prend un sens et ce sens est de révéler le divin. Cela signifie que nous, en tant que créatures – et la créature ultime puisque l'homme est le dernier maillon de cette Création – nous sommes là pour nous révéler, pour connaître et faire connaître, pour dévoiler cette vérité première qui nous habite.

Dans une autre sourate, la sourate de la Lumière, Dieu dit : « Dieu est la Lumière des cieux et de la terre. » Nous rejoignons là ce concept de lumière qu'on trouve dans les textes bouddhistes. Le mot lumière désigne ici la connaissance, l'intelligence, la prise de conscience.

Retirer les voiles qui dissimulent la lumière vraie

Cette lumière est fragile. Vous connaissez tous l'emblème de l'Islam : c'est le croissant. Or, le croissant de lune, quand il naît, est très fin. Ainsi l'homme, lorsqu'il vient dans ce monde, ne dispose que d'une fine conscience, une lumière à peine distincte. Mais, petit à petit, cette lumière augmente jusqu'à arriver à sa plénitude, qui est le clair de lune dans sa totalité, quand le disque lunaire renvoie la lumière du soleil et devient lui-même un astre brillant. Ainsi, l'être dont parlent les mystiques soufis, cet être tourné vers la lumière divine pour s'éclairer est devenu lui-même un astre lumineux. Les prophètes, les sages, de toute l'humanité, de toutes les religions et traditions, ne sont rien d'autre que le reflet de cette lumière primordiale du divin. C'est le voilement de cette lumière qui nous cache cette réalité de nous-mêmes. À la place de la lumière vient l'ignorance. Qu'est-ce que l'ignorance ? Comme le disait Philippe Cornu, c'est une absence. Ce n'est rien d'autre qu'un manque d'éclairage, une obscurité. Plus l'égo grossit, plus il prend une dimension illimitée dans notre être intérieur, plus il nous occulte cette lumière divine, plus il nous sépare. Il devient le voile séparateur entre la lumière primordiale et nous.

Un Dieu trop grand pour une seule communauté

Dans la sourate 67 versets 3 et 4, Dieu interroge l'homme en lui disant : « Tu ne peux voir de disproportion dans la Création du Miséricordieux. Regarde, y vois-tu quelque faille que ce soit ? Tourne encore deux fois ton regard... Il reviendra à toi humilié et fatigué. »

Certes quand on regarde l'univers, par les moyens dont on dispose aujourd'hui, notre regard est fatigué. Nous ne pouvons atteindre les confins de l'univers. Nous ne sommes qu'un grain de poussière. Nous sommes humiliés par la puissance et la grandeur de Dieu. Quelle prétention avons-nous de dire que Dieu nous appartient ? Dieu est trop grand pour une seule communauté, pour un homme, pour un peuple. Il est trop grand à porter. Si nous n'avons même pas la possibilité de connaître le fin fond de l'univers de la Création manifestée, alors que Dieu est le premier et le dernier, l'apparent et le caché, où le situer ? Comment le comprendre ? Comment le méditer ?

La sagesse spirituelle dit : « Méditez la Création, ne méditez pas Dieu. » Parce que l'absolu est pour nous inimaginable, impensable ; il dépasse tout. Comment voulez-vous que l'instant puisse incarner le temps ? Or Dieu est le temps, il est l'éternité du temps, il n'a ni commencement ni fin. Comment pouvons-nous être dans la seconde, dans la minute, dans l'heure, dans l'année et connaître Dieu ? Nous ne sommes qu'un instant du temps, un instant furtif. Toute notre vie est un instant, un clin d'œil dans le temps manifesté de la Création. Alors qu'est-ce que le temps divin ? Quand on dit que Dieu a créé les cieux et la terre en six jours, qu'est-ce que cela signifie ? Quels sont les jours de Dieu par rapport aux jours humains ?

Les sages disent : si ce chiffre a été choisi c'est tout simplement pour l'harmonie et la stabilité qu'il porte. Six, c'est $1 \times 2 \times 3$, mais c'est aussi $1 + 2 + 3$. C'est à la fois un multiple et une somme. D'où qu'on le prenne, il est la stabilité. Six, dans la numérologie musulmane, c'est deux fois cette stabilité, c'est deux fois cette harmonie qui vient nous inviter à la découverte de l'esprit divin en nous. Car nous ne sommes qu'un souffle de Dieu. Rien d'autre. La seule chose dont l'homme est capable, pour les soufis, c'est l'adoration. Adorer, pour les soufis, c'est la sublimation de l'amour. Quand vous aimez quelqu'un, vous lui dites : « Je vous adore. » L'amour est ce qui embrasse le tout. L'adoration est la sublimation de l'amour. L'homme a cette capacité d'adorer car il a reçu *el Amana*, le dépôt divin. Il est le *lieu tenant* de Dieu...

C'est-à-dire que Dieu a désiré que le cœur de l'homme, sa conscience, puisse recevoir le divin et devenir le lieu où Dieu habite. Alors que nous faisons de ce cœur le lieu de l'injustice, de la perversion et de l'oubli. Donc le lieu de l'absence de Dieu. Nos malheurs viennent de l'absence de Dieu, de cette perspective distordue, où la verticalité et l'horizontalité sont faussées, où leur point de jonction, leur point de contact ne se fait pas. Sans Dieu, la vie devient une épreuve de souffrance et de perte. Nos actions vont déterminer ce que nous sommes : soit des porteurs des semeurs d'espérance, soit au contraire, nous conduire à chuter, à aller vers les origines inférieures qui ne sont rien d'autre que l'animalité et donc l'inhumanité.

Un appel : devenir humain

Dieu nous invite à accéder à l'humanité. Parce que l'état humain n'est pas un état acquis. Lorsqu'on naît du ventre de sa mère, on est homme ou femme biologiquement, mais les qualités de l'être humain, cela se travaille, s'apprend, s'éprouve. Il faut une maturité. Il faut passer par l'alchimie du feu, de l'épreuve. Quel est ce feu de l'épreuve ? La dualité du monde : le bien et le mal, le beau et le laid, la santé et la maladie, la joie et la peine. Cette dualité s'exprime par la division, par l'incompréhension, l'anarchie du monde. Mais cette dualité doit nous inviter à une chose : l'unicité ! Unicité de la Création, unité du monde, unicité de l'être. Et le Coran nous dit : « Là où vous vous tournez est la face de Dieu. »

Où que je me tourne je ne peux voir que Dieu. Comment, arrivé à cet état de conscience, pourrais-je alors nuire à mon prochain, puisqu'en le regardant, je regarde Dieu ? Et le Prophète dit encore : « Nul de vous n'atteint la foi s'il n'aime pour son frère ce qu'il aime pour lui-même. » C'est le premier degré de la foi. Nous en sommes loin ! De même dit-il qu'il n'y a pas de supériorité d'un arabe sur un non arabe, d'un blanc sur un autre, sauf par les vertus. La valeur, d'où vient-elle ? L'éthique, d'où vient-elle ? Quand le Prophète dit : « Le musulman est celui dont on ne craint ni la langue ni la main », cela veut tout dire. Qu'est-ce que la langue ? Et avec la main, que peut-on faire ? Vous avez la réponse !

Vers une nouvelle humanité

Nous sommes dans le temps de l'inversion ; c'est peut-être un temps de rupture qui permettra à une nouvelle humanité de naître, à une nouvelle

conscience d'éclorre. Cette tour de Babel est là. Il est temps qu'aujourd'hui nous retrouvions tous l'unicité, chrétiens, juifs, bouddhistes, croyants, non croyants, humains, et que le centre ne soit pour personne mais pour l'Absolu, et pour l'incarnation de cet absolu, c'est-à-dire l'Humain qui incarne l'universalité du monde.

Le monde va vers son unité ou sa destruction, il n'y a pas d'autre choix. Nous avons essayé tous les systèmes politiques, féodal, théocratique, socialiste, communiste, capitaliste. L'humanité a étudié toutes les idéologies. Il est temps de revenir en définitive vers le système d'unité universelle, il n'y a pas d'autre possibilité.

Débat

ANNE PONCE : *En quoi cette diversité est-elle importante ? En quoi ce que chacun d'entre vous a dit a pu toucher les autres membres de cette table ronde et enrichir leur propre perception ?*

LUIGINI BRUNI : Tout d'abord merci à Philippe Cornu et au Cheikh Khaled Bentounes, pour ce moment de dialogue vrai. J'ai beaucoup apprécié ce que vous avez dit de vos deux traditions. Mais avant de vous poser une question, je voudrais ajouter un préambule. Pour dialoguer entre religions différentes, il y a une précondition : que chacun d'entre nous pense que l'autre, lorsqu'il prie son dieu, n'est pas en train de parler à une idole, mais parle à un visage différent de l'unique dieu. Dans la Genèse ou dans les premiers livres de la Bible, on retrouve cette admonestation de manière très forte. Ceux qui guident le peuple hébreu mènent une lutte sans merci contre l'idolâtrie, mais l'idole qu'il faut détruire, c'est celle que nous créons. On trouve un épisode très important dans l'Exode. Le beau-père de Moïse arrive au campement. Ce beau-père n'appartient pas à la tradition juive. Il a une autre religion. Toutefois, Moïse l'écoute et, pendant ce moment d'écoute, survient la première théophanie collective du peuple d'Israël. Pour moi, c'est là la base : le Dieu du monde a plus de visages que ce que chaque religion peut arriver à posséder, il va au-delà de ce qu'on peut voir. Si je pensais que le professeur Bentounes, lorsqu'il prie son Dieu, prie une idole, nous ne pourrions pas dialoguer ensemble.

Maintenant, ma question est la suivante : « Par rapport aux idoles, comment les identifier ? Comment distinguer la présence de Dieu dans la création de la production idolâtrique des autres ? Comment dans votre tradition parvient-on à comprendre que telle ou telle manifestation est une présence de Dieu et non un "produit manufacturé" par nous ? » La grande maladie de notre temps, de notre culture – je pense que vous me rejoindrez sur ce point – n'est pas que nous appartenions à une culture athée, mais à une culture idolâtre, ce qui est très différent. Le monde est plein d'idoles.

J'ai une seconde question qui s'adresse à Philippe Cornu. Contrairement à vous, j'aime beaucoup le mot compassion. Il est splendide ! Il y a plein de compassion dans l'Évangile, par exemple le geste du Samaritain à la victime. La compassion, c'est ce mouvement des viscères qui nous pousse vers l'autre. En réalité, notre culture confond la compassion avec l'empathie. L'empathie est une chose splendide aussi, mais on peut rester immun, immobile. Je peux être empathique mais ne pas m'impliquer dans la douleur de l'autre. Alors que si je suis habité par la compassion, je me laisse toucher par la douleur de l'autre, je me laisse contaminer. L'image chrétienne de la compassion, c'est saint François. Quand François embrasse le lépreux, il le prend et lui donne un baiser. Il va vers l'autre, vers l'extérieur. Philippe Cornu, comment harmonise-t-on la méditation et la compassion ? La méditation est un mouvement vers l'intérieur, la compassion nous porte au contraire vers l'extérieur. Comment associe-t-on les deux ?

ANNE PONCE : *Professeur Bentounes, comment distinguer Dieu des idoles ?*

CHEIKH KHALED BENTOUNES : C'est impossible. Nous sommes tous des idolâtres. Nous passons tous par l'idolâtrie pour pouvoir trouver le divin. Dans la Shahâda, qui est la formule de témoignage par laquelle on reconnaît un musulman, on dit : « Il n'y a pas de divinité, sinon Allah. » Allah, ce n'est pas le Dieu des arabes, contrairement à ce que croient certains !

Dans cette formule, la première partie est une négation : « Lā ilāha illāh. » Il n'y a pas de divinité. C'est la négation de l'idolâtrie. Parce que l'homme est idolâtre. Il a peur de l'Absolu. Nous en avons peur parce que nous ne le connaissons pas. Nous avons peur du mystère divin. Donc on essaie de le quantifier, de le limiter, de le localiser. Par exemple, à la Mecque, la Ka'aba, c'est la maison de Dieu. Mais est-ce que Dieu habite réellement ce

cube ? Et pour les chrétiens qui vont au Saint-Sépulcre ? Nous avons besoin d'endroits, de « points d'ancrage » pour trouver Dieu. Mais la réalité divine dépasse tout cela. Nous savons tous que Dieu n'est pas cantonné dans un seul endroit. Il est tout. Il est partout. Dans le cœur de chacun d'entre nous. Muhamad a dit de la Ka'aba que c'était l'endroit le plus chéri de Dieu, mais Dieu préfère le cœur d'un croyant.

L'homme qui porte l'espérance et la lumière divine, celui qui a l'espérance du divin et porte l'amour en lui, incarne Dieu beaucoup mieux que tout endroit saint et sacré sur terre. Revenons maintenant à l'origine des religions. Est-ce que la Bible était avant Moïse ou après ? Jésus précède-t-il les Évangiles ? Mohamed est-il avant le Coran ou le Coran avant Mohamed ? Qui des deux était le premier ? Les institutions, les cathédrales, les mosquées, les synagogues sont-elles venues après ou avant ? La réponse vous l'avez.

ANNE PONCE : *Philippe Cornu, comment conjuguer compassion et méditation ?*

PHILIPPE CORNU : Je vais d'abord répondre sur la question des idoles. Un ami rabbin me disait que l'idole, c'est l'égo. C'est ce petit moi étriqué qui se sent séparé et qui se sent plus important que le monde entier. Quand cette idole habite notre cœur, quand elle l'envahit, elle empêche Dieu ou la lumière de la sagesse ou la nature de Bouddha d'y résider. Bouddha a dénoncé ce sentiment individuel du soi égotique car il n'est ni réel ni vrai, étant une construction de l'esprit et le fruit de l'ignorance. Or, c'est à partir de ce pseudo-sens que nous régissons notre existence et notre rapport au monde. Il faut donc chasser cette idole de notre cœur.

Sur la compassion, bien sûr, je n'ai rien contre ! Mais il me semble que, parfois, on se prive un peu trop du mot amour dans le sens fort du terme. La compassion est très souvent confondue avec l'empathie. En avril dernier, je me trouvais à Katmandou où je discutais avec Matthieu Ricard. Il me disait que le problème de l'empathie, c'est la souffrance. On « souffre » avec. Le *pathos*, c'est épuisant. Cela nous amène au *burn out* spirituel ! Si on est seulement dans l'empathie, il n'y a plus qu'à se flinguer ! La compassion au sens bouddhiste n'est pas juste de l'empathie. On est d'abord touché par la souffrance de l'autre, mais à partir de là jaillit une force créatrice, un besoin d'aider qui est porté par la sagesse et non plus par l'ignorance ou l'affect. Car

si nous aidons l'autre à partir de notre petit moi, nous risquons d'être maladroit et de lui faire du mal. Vous savez, quand on dit : « C'est pour ton bien. » Combien de mal faisons-nous « pour le bien » de l'autre. Car l'égo est de la partie. L'égo est omniprésent. Quand vous offrez un présent à quelqu'un, si vous avez mis tout votre cœur dans le choix de ce cadeau et que la personne le jette à la poubelle, êtes-vous capable de ne pas en être blessé ? Si vous avez une réaction négative, c'est que votre égo se cachait derrière ce don. Car, après tout, ce que le donataire fait de ce cadeau, ce n'est pas votre affaire. L'expression vraie d'un don, c'est le don lui-même, ce n'est pas ce que l'autre en fait !

Comment associer compassion et méditation. Tout d'abord il faut répondre à cette question : d'où surgit la compassion ? Dans la méditation, dans le fait d'avoir ouvert l'espace primordial de lumière en nous. C'est de cette lumière de sagesse que jaillit naturellement l'énergie de la compassion et de l'amour. Ce n'est pas « fabriqué », ça « jaillit » de notre état primordial. Mais pour que cela jaillisse, il faut être en contact avec la source primordiale qui est en nous. En attendant, on s'efforce à la compassion. On fait de notre mieux avec nos petits penchants idolâtres.

ANNE PONCE : Revenons au thème de ces journées : « Face au défi du monde, quelles innovations nous proposez-vous ? »

LUIGINI BRUNI : Aujourd'hui, nous avons besoin d'une alliance des croyants pour réagir à cette culture de l'égo, de l'idole, au fond à cette culture du rien. Je le vois dans mon expérience. En Italie, la pauvreté intérieure se manifeste partout : quand on s'intéresse aux moments importants de la vie de nos concitoyens, on trouve souvent la télévision. On a perdu le lien avec la vie intérieure. Lorsqu'une personne ne développe pas cette capacité fondamentale qu'est le jaillissement d'une vie intérieure, elle souffre d'une fragilité infinie, d'un manque de résilience face aux difficultés de la vie. Je voudrais que les religions s'unissent pour donner un vocabulaire nouveau à la vie intérieure.

CHEIKH KHALED BENTOUNES : Je pense sincèrement que des rencontres comme celles de ce jour, ne sont pas le fruit du hasard. Nous sommes arrivés à un temps de maturité. Les difficultés qui sont devant nous vont nous obliger à serrer les rangs. Et cela concerne tous les êtres humains sans exception.

PHILIPPE CORNU : David Loyd, un militant bouddhiste engagé dans l'action sociale, pose la question : « Pourquoi toujours plus alors que plus ne sera jamais assez ? » Cette question résume la problématique de la crise spirituelle, éthique et économique que traverse le monde. Comment voulez-vous continuer à miser aveuglément sur une croissance hypothétique et sans limite, alors que nous vivons dans un monde clos, notre planète Terre ? Comment le développement serait-il possible si on ne réalise pas qu'on doit répartir équitablement les richesses entre les êtres humains. Donc c'est à nous tous ensemble de penser à d'autres modes d'économie que celui que nous propose le néolibéralisme, car ce n'est plus de l'économie dont on nous parle, mais bien de prédation.